

Une civelle ne fait pas le printemps

Quand la nuit tombe, guidés par leur sixième sens, les pêcheurs civeliers rassemblent leurs coques de noix dans une ronde nocturne à la cueillette de l'or blanc de l'estuaire.

Dans la grisaille d'un soir de février, la petite écluse du Carnet marque le début d'une no man's land vaseuse griffée de canaux où s'abreuvent les roseaux massés en vastes troupes de couleur fauve. Ici, près de Paimboeuf, meurt le canal maritime de la basse Loire. Il y a plus d'un siècle, ce canal latéral au fleuve fut creusé sur quinze kilomètres dans la rive Sud de l'estuaire pour permettre l'accès des navires à Nantes. De plus en plus gros, ceux-ci ne passaient plus dans le lit naturel au cours changeant et encombré de bancs de vase et de sable. L'ouvrage monumental ne servit que vingt ans. On jugea vite plus pratique de dégager un chenal dans le lit même de la Loire, le long de la rive Nord. Le canal fut abandonné à la veille de la Première Guerre mondiale et tout le vingtième siècle on n'eut de cesse de draguer et de sur creuser le lit du fleuve.

Ainsi naquit cette lande émergée du Carnet, d'anciens marécages remblayés, des sables et vases de l'estuaire recreusé.

Au départ de l'écluse, une rigole saumâtre court jusqu'à la Loire à travers les bancs de vase à demi découverts par la marée. Ici, la mer remonte vite et haut. Sur la pierre noire de l'ouvrage, sa marque sombre et encore humide est à un bon mètre cinquante. Lové au pied de l'écluse, presque invisible, l'Anne de Bretagne mouille sur un quai miniature où s'entassent des bidons plastiques emplis de gasoil. Une passerelle métallique suspendue mène au bateau. Long de sept ou huit mètres, large de trois à peine, le petit civelier porte une minuscule cabine d'une place. Un homme y entre la moitié du corps, courbé, plié en deux. Il parle au moteur dont le carter bleu apparaît sous le capot relevé du plancher. « *On vérifie les niveaux d'huile* » explique-t-il en passant une clé plate à une main arrivant de la cale. Peu après, une tête blanche éclot d'une lucarne percée dans le pont avant. Puis deux larges mains poussent le reste du corps jusqu'à l'extraire du ventre du bateau. Vingt ans que le navire est la seconde peau de Louis. Le pêcheur à casquette marine le sent, le soigne comme un fils. « *Quand c'est le moment de sa vidange, je l'entends aux cliquetis du moteur.* » Ce bon vieux Perkins de quatre-vingts chevaux est tout sauf un foudre de guerre : un ami fidèle sans esbroufe, vieux compagnon de pêche. C'est leur dernier tour d'honneur ensemble. Quarante hivers à chasser la civelle de Saint-Nazaire à Nantes et à guetter les migrateurs le reste de l'année. Pour son ultime saison, Louis parraine Bruno, futur pêcheur, second et mécano pour l'heure. La trentaine, fils de marin, il va reprendre le bateau, la licence et tout le matériel. Avant cela, il doit justifier de trente-six mois de navigation à la